

# Chapitre 1

## LE GÉNÉRALISSIME, LES MARÉCHAUX ET LES « PIONS »

*À l'Histoire, les pages russes  
Suffisent pour ceux qui, en formation de fantassins  
Entraient courageusement dans les capitales des autres  
Mais retournaient craintivement dans la leur.*

Iosif Brodsky. *À la mort de Joukov*

*Aux gens que l'on considère comme les petits rouages du mécanisme du grand État, mais sans lesquels  
nous, maréchaux et commandants du front, pour parler crûment, ne valons pas un clou.*

I.V. Staline. *Toast lors de la réception en l'honneur des participants à la Parade de la Victoire,  
le 25 juin 1945.*



La Parade de la Victoire. Les militaires et le pouvoir. La victoire. La défaite des vainqueurs. Les généraux « L'affaire des aviateurs ». La chasse au maréchal Joukov. Les conversations des généraux. L'affaire du maréchal Joukov : la suite. L'affaire des amiraux. Le pouvoir et la campagne. Comment N.S. Khrouchtchev appliqua l'expérience de la Russie tsariste pour hausser la discipline des kolkhoziens. Répétition du passé : politique industrielle. Les travailleurs. La réforme monétaire.

*La Parade de la Victoire.* Le 24 juin 1945 à 10 heures du matin, les larges portes de bois garnies de bandes de fer de la tour du Sauveur du Kremlin de Moscou furent ouvertes. Sous le carillon des cloches des horloges et le claquement des sabots sur le pavé, apparut un cavalier sur un cheval blanc. Un second cavalier, sur un étalon noir, vint à sa rencontre. Les deux cavaliers étaient expérimentés. Ils étaient assis sur leurs selles avec aisance. Leurs uniformes, recouverts d'une cuirasse d'or et de médailles, étaient tendus par des ceintures d'or et leurs pattes d'épaule, de même que leurs galons, étincelaient. Ces cavaliers personnifiaient la puissance victorieuse et la grandeur, les symboles de l'Armée rouge, ses liens indestructibles avec l'armée impériale russe. La Parade de la Victoire commençait<sup>1</sup>.

Le cavalier sur le cheval blanc était le maréchal Gueorgui Constantinovitch Joukov. Il présidait le défilé et le maréchal Constantin



Constantinovitch Rokossovski le dirigeait. Les deux maréchaux avaient reçu leurs premières décorations militaires au cours de la Première Guerre mondiale. Alors qu'en tant que sous-officiers des Dragons, ils luttèrent contre les Allemands. Les deux servirent dans l'Armée rouge, commandèrent des bataillons de cavalerie, des brigades, puis des divisions. Ils terminèrent tous deux leur formation de cavaliers en 1925 par des stages de perfectionnement de commandement. Les futurs maréchaux Eremenko et Bagramian étudièrent avec eux. Leurs destins militaires se lièrent par la suite, bizarrement.

Le commandant de division Rokossovski était le supérieur direct du commandant de régiment Joukov<sup>2</sup>. Puis la carrière militaire de Rokossovski sembla à jamais brisée. En août 1937, il fut appréhendé pour avoir participé à un complot militaire. C'est le maréchal M.N. Toukhatchevski qui fut accusé d'être le chef du complot<sup>3</sup>. La plupart des prévenus furent fusillés, mais Rokossovski eût de la chance. En mars 1940, à la fin de la guerre contre la Finlande, lorsqu'il devint évident que l'une des principales raisons des échecs de l'Armée rouge dans cette guerre était l'insuffisance du corps d'officiers, Rokossovski fut retrouvé dans un camp et nommé commandant de la cavalerie. À partir de la fin de 1940, il commanda le neuvième corps mécanisé. Il commença la guerre à ce poste, commanda une armée à Moscou, puis à Briansk et pendant la bataille de Stalingrad, sur le front du Don, et par la suite sur le front central, le front



biélorusse, puis les premier et second fronts biélorusses. Il devint maréchal en 1944.

La carrière de Joukov décolla à la fin des années 30. En 1939, sous son commandement, les troupes japonaises furent anéanties à Khalkhin-Gol ; il fut alors décoré de l'Étoile d'Or première classe. En 1940, Joukov dirigeait le district militaire spécial de Kiev, puis devint en 1941, chef de l'état-major général. Dès le début de la guerre, Joukov se retrouva sur les fronts les plus dangereux : Leningrad, Moscou, Stalingrad et sur le saillant de Koursk. Il commanda l'assaut de Berlin. En 1942, Joukov fut nommé suppléant au commissariat du peuple à la Défense et assistant du commandant en chef suprême ; il devint le deuxième chef militaire du pays après Staline. Dans la nuit du 8 au 9 mai 1945, c'est Joukov qui reçut la capitulation inconditionnelle de l'Allemagne.

Tous deux âgés de 49 ans, Joukov et Rokossovski étaient, selon la « table des rangs » des militaires, les principaux et plus célèbres héros de la guerre. L'Armée soviétique comptait de nombreux généraux et maréchaux talentueux. Mais selon les soldats, il n'y en avait pas d'autres comme eux et c'est la raison pour laquelle ils sont entrés dans la mémoire du peuple et qu'ils présidèrent la Parade de la Victoire.

Tout le long de la place Rouge furent alignées les troupes en vue du défilé. La place fut ornée de drapeaux. Sur les murs du GOUM furent installés les 15 blasons des républiques fédérées, avec celui de l'URSS au



centre. De l'autre côté de la place, de part et d'autre du Mausolée, on mit en place des tribunes supplémentaires. S'y trouvaient des députés du Soviet suprême de l'URSS, des diplomates, des hommes de lettres et des arts. En haut, sur le Mausolée même, les membres du gouvernement et les chefs du VKP(b)<sup>i</sup> montèrent. En bas, sous le Mausolée, se trouvaient les généraux<sup>4</sup>.

Joukov et Rokossovski firent le tour des régiments. Chacun des régiments de parade comptait mille hommes et représentait l'un des fronts existants à la veille de la fin de la guerre. Les régiments des fronts étaient disposés comme lors de la guerre, c'est-à-dire du nord au sud. D'abord le front de Carélie, celui de Leningrad, le premier front de la Baltique, les troisième, second et premier fronts biélorusses et enfin, les premier, quatrième, deuxième et troisième fronts d'Ukraine. Derrière ceux-ci se trouvaient les régiments des marins. Les commandants des fronts se tenaient à la tête de chacun des régiments. Seuls les régiments des premier et second fronts biélorusses étaient présidés par leurs assistants, puisque dans les derniers mois de la guerre, ces fronts étaient commandés par les maréchaux Joukov et Rokossovski.

---

<sup>i</sup> Vsiesoiuznaïa Komounitcheskaïa Partia (bolchevik): Parti communiste pan-unioniste (bolchevique). Il s'agit de l'ancien nom porté par le Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS) (note du traducteur).



Aux côtés des étendards des fronts, portant le nom de ceux-ci s'agitaient au vent des drapeaux, comme des gonfalons.

Après la revue des régiments de parades, Joukov et Rokossovski trottèrent lentement vers le Mausolée. Ayant laissé les rênes de son cheval à un officier, Joukov monta lestement à la tribune, sortit de la poche intérieure de sa tunique le texte de son discours et « de la part et au nom du gouvernement soviétique et du Parti communiste », félicita les participants du défilé pour cette grande victoire.

Joukov parla de la grandeur de la victoire, des combattants qui ont défendu l'honneur, la liberté et l'indépendance de notre Patrie, de la coopération avec les Alliés, puis appela les gens à se souvenir des héros qui ont lutté contre l'ennemi. Dans chaque paragraphe du discours, préalablement préparé et ratifié par le Politburo, on retrouvait des mots évoquant « le génie militaire de Staline », « l'école militaire de Staline », « la géniale intuition de Staline ». « Gloire à notre sage chef et stratège, au maréchal de l'Union soviétique, au grand Staline ! Hourrah ! », s'exclama Joukov en terminant son discours<sup>5</sup>.

« Hourrah ! », répondirent les membres du défilé.

La Parade entra dans une nouvelle phase : 1400 musiciens de l'orchestre militaire arrivèrent sur les pavés de la place Rouge et la musique de M. Glinka, « Sois glorifié », fusionna avec les salves d'artillerie.



Les régiments entamèrent leur marche de parade le long de la tribune du Mausolée. Les maréchaux C.A. Mieretskov, L.A. Govorov, F.I. Tolboukhine, I.S. Koniev, P.Y. Malinovski, de même que les généraux d'armée A.I. Eremenko et I.K. Bagramian défilèrent sous la pluie qui commençait. Les marins étaient conduits par le vice-amiral V.N. Fadeiev.

Chacun des régiments marchait sur sa propre musique. Les marches militaires soviétiques et celle de la vieille armée russe résonnaient en alternance.

À la suite du passage des régiments des fronts, la musique s'interrompit. Après une courte pause, le corps des tambours se fit entendre. Deux cents officiers de la Garde firent leur apparition sur la place, portant les étendards des forces armées germaniques, abaissés jusqu'à terre. Les pans inférieurs des bannières traînaient sur les pavés mouillés par la pluie. L'officier de droite portait l'étendard personnel d'Adolf Hitler. Les soldats, marquant le pas, arrivèrent à la tribune du Mausolée, où se trouvaient Staline, les membres du Politburo, de l'Orgburo, du secrétariat du VKP(b) ainsi que les chefs du gouvernement soviétique. Ils jetèrent, au pied du Mausolée, ces symboles de l'armée allemande. Puis, une bizarrerie se produisit : l'ordre des régiments se disloqua. En même temps que les étendards du premier régiment de cuirassiers de l'armée allemande, du premier régiment de Dragons, du quatrième régiment de hussards, du neuvième régiment d'infanterie montée, du dixième régiment de lanciers et d'autres forces autrefois



considérées comme la gloire de l'empire hitlérien<sup>6</sup>, la lourde charge de la guerre tomba des épaules des soldats. Ils jetèrent les drapeaux comme les paysans enlèvent à la fourche le fumier. Ces soldats, qui brillaient peu auparavant par leur irréprochable préparation militaire, tournaient autour du Mausolée comme de simples civils puis revenaient, semblait-il, à eux-mêmes.

La jetée des drapeaux ennemis fut le point culminant de la Parade de la Victoire, symbole de la destruction définitive de l'Allemagne.

La troisième étape de la parade fut le défilé des sections militaires symbolisant le futur de l'Armée rouge. Passèrent les régiments généraux du Narkom de la Défense, les étudiants des académies et des écoles militaires et ceux des écoles Souvorov. À leur suite, les cavaliers et les armes modernes : tanks, artillerie de calibres divers, « katioucha », « studbaker » à triples essieux et, lestes, suivaient les divisions des troupes aéroportées.

Le défilé de deux heures pris fin sous une pluie torrentielle, suivant la vieille sagesse populaire selon laquelle « ce qui commence sous la pluie finit bien ». Cependant, pour une partie considérable du corps des officiers généraux supérieurs de l'Armée rouge, de l'Armée des Vainqueurs, cet adage ne fut pas justifié.

Le lendemain, le 25 juin, dans le Grand Palais du Kremlin, dans la luxueuse salle Gueorgui (ainsi nommée en référence à l'Ordre de Saint-



Grégoire et à la victoire lors de la Guerre patriotique de 1812), dont les murs blanc et or sont ornés de tuiles de marbre portant les noms des chevaliers pourvus de cette distinction, de même ceux que des régiments et divisions devenus célèbres lors de la guerre contre Napoléon, eut lieu une fastueuse réception en l'honneur des participants à la Parade de la Victoire. On y entendit des toasts en l'honneur de Staline, de Joukov, de chacun des commandants de fronts, des commandants d'armées, de l'état-major<sup>7</sup>. La réception se transforma en triomphe des chefs de guerre de l'Armée rouge, de son corps d'officiers généraux, en triomphe de l'armée russe, de ses traditions militaires.

Le toast de Staline dissona. Citons-le entièrement.

« Ne pensez pas que je dirai quelque chose d'extraordinaire. Je veux porter un toast très simple, ordinaire. Je voudrais boire à la santé des gens peu gradés et qui portent des titres médiocres. Aux gens que l'on considère comme les petits rouages du mécanisme du grand État, mais sans lesquels nous – maréchaux et commandants du front –, pour parler crûment, ne valons pas un clou. Que l'un de ces « rouages » se brise et tout est fini. Je porte ce toast aux gens simples, ordinaires, modestes, aux « rouages » qui tiennent en état de marche notre grand mécanisme étatique dans toutes les branches de la science, de l'économie et des Affaires militaires. Ils sont très nombreux et leur nom est légion parce qu'ils sont des dizaines de millions. Ce sont des gens modestes. Personne n'écrit sur eux, ils n'ont pas de titre, ils ont peu de grades, mais ce sont les gens qui nous soutiennent, comme la



base soutient le sommet. Je bois à la santé de ces gens, à nos respectés camarades<sup>8</sup>. »

Le « toast très simple, ordinaire » de Staline n'était pas si simple. Si on veut, il s'agissait d'une intervention à double sens, sinon plus. En surface, c'était une glorification des simples et des sans-grades, au moment où l'on fêtait une grande victoire. Mais si on regarde plus profondément, on voit clairement que Staline opposait les maréchaux, les généraux, l'élite en général, aux « rouages » sans nom, aux gens qui, selon l'interprétation de Staline, sont dépourvus de titres. Ce n'est pas ce « grand peuple russe » qui pouvait, selon Staline, remplacer le gouvernement. Les « rouages », ce sont ces gens réduits à une fonction de maintien. Leur vertu principale, c'est d'être le soutien de la pyramide du pouvoir, d'être les simples exécutants, qui ne se brisent pas et ne s'usent pas. Staline, personnifiant ce « grand mécanisme étatique », s'illustrait ici comme le représentant de tous ces « rouages » et estimait que les maréchaux et les généraux « ne valent pas un clou » sans le mécanisme étatique et ses « rouages ».

Mais il y a encore un détail frappant, qui jusqu'ici n'avait pas attiré l'attention des chercheurs, ni celle des contemporains. Quand Staline parlait des « rouages », il mentionna qu'ils « sont très nombreux et leur nom est légion parce qu'ils sont des dizaines de millions ». « Leur nom est légion » est une expression puisée dans l'évangile selon St-Marc (Mc 5) du texte de la parabole de la guérison du possédé. « Leur nom est légion » évoque les innombrables démons qui accablent l'homme. Ces démons, le



Seigneur les a expulsés, ils se sont installés dans des cochons qui se sont jetés à la mer et s’y sont noyés. Certes, Staline, qui était l’un des meilleurs élèves de l’école religieuse de Goritski et qui avait suivi avec succès les premiers cours du séminaire de Tiflis, connaissait parfaitement ce texte et le sens exact de cette expression. A.I. Mikoïan (promu d’une autre école religieuse : celle de Étchmiadzinski), A.A. Jdanov (dont le père fut professeur de l’Académie religieuse de Saint-Pétersbourg) et le maréchal Vassilevski (issu d’une famille de religieux), ne le comprenaient pas moins bien que Staline. On peut s’abstenir de poursuivre l’énumération. Parmi les gens réunis au Grand Palais du Kremlin le 25 juin 1945, la majorité absolue avait étudié la Loi divine durant l’enfance et connaissait la parabole du possédé. Il était d’autant plus étrange et terrible d’entendre, sous les voûtes de la salle Gueorgui, cette comparaison du peuple soviétique à des « rouages » et ces derniers, aux démons de l’Évangile.

La guerre était finie, de même que ce besoin de généraux courageux, indépendants, entreprenants. D’autant que l’ambition des généraux pouvait être nuisible. Staline remettait à leur place ses maréchaux et généraux à cette heure qu’il leur semblait être celle du triomphe.

... Le jour suivant, à la maison de campagne de Joukov, à Sosnovka en banlieue de Moscou, ses amis et les commandants d’armées du premier front biélorusse se réunirent. Le général-colonel A.V. Gorbatov, le général-colonel I.I. Fédiouninski, le général-colonel V.I. Tchouïkov, le général-colonel V.I. Kouznetsov, le maréchal de blindés S.I. Bogdanov, le maréchal



V.D. Sokolovski et le général-lieutenant C.F. Téléguine se trouvaient à la table. S'y trouvaient aussi le général-lieutenant V.V. Krioukov, le commissionnaire de Joukov, de même que l'épouse de Krioukov, la chanteuse L.A. Rouslanova. Il y avait en Russie peu de chanteuses dont la gloire était comparable à la sienne. On pouvait entendre son interprétation des romances et des chants traditionnels russes à la radio pratiquement chaque jour. Rouslanova avait connu elle aussi sa guerre. Déjà en juillet 1941, elle se produisait devant les soldats à Elna, où se déroulait un féroce combat. À plusieurs reprises, elle chanta à Leningrad pendant le blocus. Avec les orchestres de fronts, Rouslanova visita plusieurs champs de bataille. Elle donna son dernier concert de guerre à Berlin, près des murs brûlants du Reichstag.

Lors de cette rencontre de collègues combattants, L. Rouslanova porta un toast au Vainqueur, à Gueorgui le Victorieux, à Gueorgui Constantinovitch Joukov.

Le lendemain, la transcription des paroles de Rouslanova, notées par les services d'écoute du NKVD à la datcha de Joukov, se trouvait sur le bureau de Staline<sup>9</sup>.

*Les militaires et le pouvoir.* La guerre ne pouvait pas ne pas renforcer le rôle de l'armée dans la vie de la société et elle présenta rudement ses demandes concernant le choix des commandants. Le commissariat du peuple à la Défense, en août 1944, écrivait avec fierté au



gouvernement à propos de l'état du corps d'officiers dans le pays : « Nous disposons désormais des meilleurs cadres militaires que nous n'ayons eus jusqu'ici, nous-mêmes, qui sommes aussi supérieurs en comparaison avec les effectifs de n'importe quelle armée du monde<sup>10</sup>. »

Le corps d'officiers et de généraux était jeune, avait l'expérience du front et avait appris à mener une guerre à la fois défensive et offensive. 38,7 % des commandants de régiments étaient âgés de moins de 35 ans. Parmi les commandants de divisions, de corps et d'armées, respectivement 73,2, 60,5 et 44,8 % avaient moins de 45 ans. Les épaulettes de généraux furent obtenues au cours des années de guerre par 1 753 personnes<sup>11</sup> (sur 2 952 généraux, qui servaient en août 1944, sans compter la marine de guerre, le commissariat du peuple aux Affaires intérieures et à la Sécurité d'État, la direction politique de l'Armée rouge et d'autres services). La guerre introduisit dans la composition de l'élite de la société soviétique – par le corps d'officiers et de généraux – un nombre considérable de sans-parti. En mai 1944, 286 généraux de l'Armée rouge n'étaient pas membre du VKP(b). En outre, 238 généraux ne sont devenus membres du Parti qu'après la guerre<sup>12</sup>. Ces gens possédaient non seulement le savoir-faire en matière de guerre défensive et offensive, mais avaient aussi une haute estime d'eux-mêmes.

Le corps d'officiers s'enorgueillissait à juste titre d'être l'héritier des traditions de la vieille armée russe. D'autant qu'au cours des années de guerre, on copia à dessein les traits particuliers et les symboles de l'armée



prérévolutionnaire — on restaura les titres militaires, le port des épaulettes, des académies militaires, Souvorov et Nakhimov, furent créées pour les jeunes, à l'image des corps de cadets. Le chef de l'administration centrale du corps des officiers de l'Armée rouge, F.I. Golikov, proposant de réorganiser le système des écoles militaires, indiqua directement à titre du modèle « les écoles militaires de la vieille armée<sup>13</sup> ».

Ce corps d'officiers se trouva au seuil de sa transformation en une caste : un système d'octroi obligatoire de décorations et de médailles en fonction de l'ancienneté fut mis en place. Ce principe fut introduit par décision spéciale du Politburo du VKP(b) le 4 juin 1944 : Pour 10 ans de service consciencieux, on obtenait la médaille *Pour les mérites militaires*, pour 15 ans, l'Ordre de l'Étoile Rouge, pour 20 ans, celui du *Drapeau Rouge*, pour 25 ans, l'Ordre de Lénine et pour 30 ans, un second octroi de l'Ordre du *Drapeau Rouge* était prévu. Les chevaliers des différents ordres obtenaient une majoration de traitement, de même qu'une série d'autres avantages<sup>14</sup>.

Staline s'occupa personnellement de la question de la mise en place du système d'avantages pour la strate supérieure du corps d'officiers et pour les gens de science, de littérature et d'art. Il rédigea soigneusement et apporta une série de changements importants au texte de la résolution spéciale du Conseil des commissaires du peuple de l'URSS du 18 mars 1944 « Sur l'organisation des magasins et des restaurants à Moscou au bénéfice des travailleurs de la science, de la technique, de l'art et de la



littérature, ainsi que pour la strate supérieure des officiers de l'Armée rouge ». L'inégalité dans l'obtention des biens et services, légalisés par le pouvoir, devenait une sorte de reconnaissance des nouveaux « ordres ». Selon cette décision, on ouvrit à Moscou le 15 avril 1944, 20 magasins d'approvisionnement fournissant des denrées alimentaires, du vin, des boissons, des produits du tabac, de la viande, du lait, du thé... Toujours à Moscou, on ouvrit de grands magasins centraux, où l'on vendait des vêtements et des chaussures sur commandes individuelles, des tricots, de la lingerie, de la mercerie, des parfums et des chapeaux, ainsi que 4 magasins spécialisés vendant de la mercerie, des parfums et des couvre-chefs.

Le commerce allait bon train dans ces magasins. Il est important de le souligner, puisque durant la guerre, tout le système de commerce d'État fut remplacé par un système de distribution des marchandises par cartes et par prix spéciaux. Ainsi, à partir de novembre 1943, les cartes des ouvriers permettaient d'obtenir de 500 à 700 grammes de pain par jour, celles des employés des services, 400-450 grammes et celles des enfants, 300 grammes<sup>15</sup>. On pouvait obtenir le pain, suivant les prix spéciaux des cartes et dans les limites de la ration, au prix de 75 kopecks et jusqu'à 1 rouble 15 kopecks. Le prix dans les magasins était de 8 à 10 roubles le kilogramme<sup>16</sup>. On pouvait acheter le pain dans les marchés, mais il coûtait dans les villes ouvrières de l'Oural jusqu'à 100 roubles pour la miche d'un kilogramme<sup>17</sup>, alors que le seau de pommes de terre coûtait 25 roubles.



Précisons que le salaire moyen mensuel dans l'industrie en 1945, pour un travail quotidien de 11 à 13 heures par jour, était de 470 roubles<sup>18</sup>.

Les prix dans les magasins commerciaux étaient beaucoup plus élevés que celui des rations et des cartes, mais significativement plus bas que dans les marchés. Or l'essentiel était que les magasins commerciaux proposaient un choix et des réductions, mais seulement pour les catégories de la population énumérées dans la décision. Selon le projet de ce règlement, présenté à Staline par le vice-président du Conseil des commissaires du peuple de l'URSS, A.I. Mikoïan, on prévoyait une réduction de 25 % pour les officiers supérieurs et les hommes de science, de littérature et d'art. Staline rectifia le projet de façon à ce que, pour la strate supérieure des officiers, cette réduction soit établie à 35 %.

La vente de marchandises aux travailleurs de la science, de la technique, des arts et de la littérature de même qu'à la strate supérieure des officiers de l'Armée rouge dans les magasins spéciaux à rabais fonctionnait par « livrets limités ». Les détenteurs de ces livrets avaient le droit d'acheter des denrées alimentaires jusqu'à concurrence de 4 000 SUR (roubles) par mois, ainsi que des biens de consommation non alimentaire jusqu'à 10 000 roubles par trimestre. Simultanément à cela une importante mesure économique fut mise en place : l'augmentation des prix dans le commerce général de certaines marchandises (vodka, tabac, parfumerie, etc.). C'est ainsi que du milieu de 1944 jusqu'à la fin de la guerre, la vente de ces marchandises fournit au Trésor 172 milliards de roubles<sup>19</sup>.



Pour les officiers supérieurs, les travailleurs de la science, de la littérature et des arts, on ouvrit à Moscou, au printemps 1944, 50 restaurants, dont 20 restaurants de nuit « de première catégorie avec musique et représentations artistiques, ouverts jusqu'à 5 heures du matin ». Une partie de ces restaurants avait évidemment un caractère de club professionnel. Ainsi, furent ouverts :

Un restaurant pour scientifiques, à la Maison des scientifiques,

Un restaurant pour architectes, à la Maison des architectes.

Un restaurant pour écrivains, à la Maison des écrivains,

Un restaurant pour travailleurs du cinéma, à la Maison du cinéma,

Un restaurant pour compositeurs et musiciens, à la Maison des compositeurs

Un restaurant pour artistes, à la Maison des acteurs,

Un restaurant pour travailleurs des arts, à la Maison Centrale des travailleurs des arts,

Un restaurant pour officiers, à la Maison Centrale de l'Armée rouge,

Un restaurant pour travailleurs de l'aviation et de l'industrie aéronautique, au club des pilotes.

Outre cela, on ouvrit 11 restaurants soit le *Moskva*, l'*Aragvi*, l'*Evropa*, le *Grand hôtel*, l'*Aurora*, l'*Astoria*, le *Volga*, le *Dinamo*, le *Neva*, le



*Baltchoug*, le *Yakor* et 21 restaurants normaux, ouverts de midi jusqu'à minuit.

À la différence des restaurants sans nom, ceux pour les travailleurs de la science, de la technique, de la littérature et des arts offraient à ces derniers une réduction de 30 %, et pour la strate supérieure des officiers de l'Armée rouge (de nouveau sur proposition de Staline), une réduction de 50 %<sup>20</sup>.

Des magasins et restaurants de mêmes types furent ouverts dans la deuxième moitié de 1944 dans des villes régionales, celles des plus grands centres de production militaire, soit à Sverdlovsk, à Tcheliabinsk et à Gorki.

Les militaires, les représentants de l'élite industrielle et artistique se trouvaient ainsi liés au pouvoir et cela les plaçait dans une position de dépendance par rapport à celui-ci. La « politique de la carotte » était d'autant plus importante qu'elle était liée à celle « du bâton ». La guerre a, avec une force particulière, influé sur la conscience des hommes de culture et provoqué objectivement des manifestations contre le contrôle du Parti sur la littérature. En automne 1944, un document intéressant se retrouva sur la table du membre du Politburo A.A. Jdanov, « le curateur de l'idéologie et de la culture » : « Bulletin d'informations du NKGB de l'URSS A. N. Merkoulov sur les humeurs politiques et les opinions des écrivains soviétiques ». La dénonciation attestait que la plupart des



écrivains, avaient, de différentes façons exprimé leur mécontentement au sujet du contrôle du Parti sur la littérature. Les écrivains ne se sont pas limités à une critique « des adjudants-chefs du Parti dans le domaine littéraire », D.A. Polikarpov et G.F. Alexandrov. Cette critique était encore plus dangereuse qu'une condamnation de la direction du Parti en matière de littérature et d'art (bien que cela était assurément criminel !). Dans le milieu des écrivains, c'est à peine si on n'évoquait pas ouvertement la nécessité de changements politiques radicaux au pays. Nous ajouterons : la nécessité et l'imminence, du point de vue des écrivains, de ces transformations dans l'URSS de l'après-guerre. Remarquons encore que cette idée de l'imminence des changements était exprimée par des gens liés aux différents regroupements littéraires. Nous ne citerons que certains de ces énoncés :

K. Tchoukovski : « ... Qu'est-ce que le despotisme ? C'est la volonté d'une personne transformée en procuration... Je vis dans un pays antidémocratique, dans un pays despotique... Avec la chute du despotisme nazi, le monde démocratique se retrouvera nez à nez avec le despotisme soviétique. Nous allons attendre. »

F. Gladkov : « Nous, vieux bolcheviks, avons toujours lutté pour la liberté de création du prolétariat. Mais maintenant, les vieux bolcheviks ne sont plus à la mode, les principes révolutionnaires sont indésirables... Il est difficile d'écrire ; insupportablement difficile. Mais l'essentiel, c'est qu'on ne peut parler à personne. Les gens sont devenus des gredins... La



littérature ne retombera sur ses pieds que dans 20 ou 30 ans seulement. Cela n'aura lieu que quand la masse du peuple, après l'ouverture des portes sur l'étranger, deviendra cultivée. »

N. Aseev : « Avec la démobilisation, des gens qui verront tout reviendront à la vie. Ils apporteront un nouveau regard sur le monde<sup>21</sup>... »

L'état de guerre affecta le système de gestion de l'industrie. Les directeurs des usines produisant le matériel pour l'armée recevaient des titres d'officiers et de généraux et se trouvaient en relation étroite avec leurs clients militaires. L'état de guerre pénétrait même dans l'appareil du Parti. Staline, président du Conseil des commissaires du peuple de l'URSS, secrétaire du VKP(b), commissaire du Peuple à la défense et président du Comité d'État à la Défense, devint maréchal en 1943, puis à la fin de la guerre, généralissime. La pratique du commandement des membres des conseils militaires des fronts et des armées par les représentants du groupe supérieur de l'appareil du Parti se généralisa.

La guerre amena des changements au sommet du pouvoir. Voznessenski devint le premier adjoint de Staline au Conseil des commissaires du peuple et son substitut pour les Affaires militaires et navales. Beria, nommé à la fin de 1938 au poste de commissaire du peuple aux Affaires intérieures, agissait comme vice-président du Conseil des commissaires du peuple, commissaire à la Sécurité d'État, commissaire à l'Industrie forestière, aux Métaux non ferreux, à l'Industrie pétrolière et à



la Flotte fluviale. Malenkov, Voznessenski et Beria devinrent membres du Comité d'État à la Défense, d'où ils dirigeaient l'économie de guerre. Malenkov pilotait l'industrie aéronautique, Voznessenski s'occupait des branches métallurgiques, pétrolières et chimiques et Beria assurait la production de l'armement et des munitions. À partir de mai 1944, il remplaça Molotov au poste de vice-président du Comité d'État à la Défense. Si l'on en juge par les cahiers de visites de Staline, tenus par les secrétaires du cabinet du Kremlin du Guide, Malenkov, Beria et Molotov étaient invariablement inclus dans la troïka des chefs visitant le plus souvent Staline<sup>22</sup>.

Les militaires sont nécessaires en temps de guerre. Or, dans le renforcement du rôle de ceux-ci se cachaient de nombreux dangers pour le pouvoir qui s'est établi en Russie dans les années 20 et 30.

On peut considérer le pouvoir soviétique comme le pouvoir du Parti, si par celui-ci on entend l'appareil du VKP(b). Ce dernier a mis en place un système de gestion unique en son genre. Sa base était constituée par la *nomenklatura*. Toutes les nominations aux postes relatifs au système de commandement — étatique, industriel, dans les organismes judiciaires et à ceux de généraux de l'armée — exigeaient l'accord des organes du Parti. Cet accord dépendait de l'importance du poste. Pour chaque organe du Parti — depuis le Politburo et le secrétariat du VKP(b) — jusqu'aux obkoms, aux kraïkoms, aux gorkoms et aux raïkoms du Parti, on établissait une liste de postes, pour lesquels les nominations n'étaient possibles qu'avec



l'accord de l'organe du Parti correspondant. La liste de ces postes s'appelait, au sens étroit de ce terme, la *nomenklatura*. Mais au sens général, il était convenu d'appeler *nomenklatura* l'ensemble des gens nommés à ces postes. La plus grande centralisation présidait à la gestion de la *nomenklatura*. Tous les chefs ne rendaient des comptes qu'à ceux qui les avaient nommés et ne dépendaient pratiquement pas de ceux qui étaient placés plus bas qu'eux. Toutes les élections en URSS étaient fictives, puisque leurs résultats étaient déterminés d'avance.

Dans une large mesure, la guerre déforma ce système. La guerre a ses lois cruelles. Des gens compétents devinrent nécessaires à la gestion – militaire, gouvernementale, industrielle, économique – du système. Les méthodes militaires étaient favorisées dans le but d'obtenir un résultat immédiat, et c'est pour cela que fut proposé un système correspondant d'avancement pour les cadres dirigeants. Au cours des années de guerre, un impératif de rationalité gêna le système *nomenklaturiste* dans l'avancement des cadres.

Pour Staline, déjà à la fin de la guerre, la nécessité de remettre en place, dans une large mesure, l'ancien système de gestion était claire.

Le maintien de l'organisation militaire minait le fondement du système de la *nomenklatura*, donc le système de gestion soviétique.

La question nationale constitue le deuxième problème qui se manifesta clairement après la guerre. Dès le début de la guerre, le plus important



facteur de résistance à l'agression germanique fut le patriotisme russe. Staline appela à se souvenir de la gloire des grands chefs militaires, Alexandre Nevski, Dmitri Donskoï, Kozma Minine, Souvorov et Koutousov. Les rubans de Saint-Georges réapparurent, de même que les divisions et les régiments de la Garde ; on réintroduisit l'idée de la fraternité slave, l'Ordre de *la Gloire* devait inciter à se souvenir du soldat Gueorgui, des traditions de l'armée russe, livrant combat aux Allemands au XVIII<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Même A.S. Chtcherbakov, le chef de la direction politique principale de l'Armée rouge affirma : « aujourd'hui, les combattants de Borodino sont plus près de nous que la Commune de Paris<sup>23</sup> ».

Cependant, l'accent mis sur le patriotisme russe avait ses limites ; surtout que cet appel au passé était politiquement dangereux. La légitimité historique du bolchevisme était pour le moins douteuse<sup>ii</sup>. Les révolutions sont par principe illégitimes. La reconstitution du passé créait les conditions nécessaires à la renaissance de l'idée nationale comme alternative à l'internationalisme communiste et au Parti communiste lui-même. Staline, connaissant parfaitement l'histoire de la Russie, comprenait très bien les aspects politiquement positifs et dangereux du patriotisme russe. L'intérêt de Staline pour l'histoire du pays était constant, profond et très pragmatique. Il considérait le passé en tant que précédent et en tant

---

<sup>ii</sup> Légitimité et légalité sont des notions équivalentes.



qu'argument pour ses actions et se voyait lui-même en continuateur direct de la politique d'Ivan le Terrible et de Pierre le Grand<sup>24</sup>. C'est justement pourquoi il utilisa le patriotisme russe dans la période initiale de la guerre. Or, il se rendait compte, mieux que les autres dirigeants de l'époque, du danger de l'utilisation « du facteur russe » pour la politique du Parti.

Le meilleur indicateur du tournant fut la mise en accusation des plus grands historiens du pays : B.D. Grekov, E.V. Tarlé et S.V. Bakhrouchine, de plusieurs tenants du « chauvinisme de grande puissance » du côté des collaborateurs de l'appareil du Comité central du PCUS : E.N. Gorodski, P.N. Pospelov, P.N. Fedoseev, V.M. Khvostov et d'un certain nombre d'historiens s'y rattachant<sup>25</sup>.

Le danger pouvait aussi survenir du côté des tendances à la renaissance nationale dans d'autres républiques de l'URSS et, avant tout, en Ukraine. En 1943, l'éminent réalisateur et dramaturge ukrainien Z.P. Dovjenko tomba en disgrâce, cette fois pour « nationalisme ukrainien ». En outre, l'initiative de cette critique partait de Staline lui-même<sup>26</sup>.

Au fur et à mesure de la libération des républiques fédérées occupées par les Allemands, il devenait nécessaire de corriger la politique nationale. Les tâches de cette politique étaient, semble-t-il, mutuellement exclusives. D'une part, il fallait proposer à la population de ces républiques des preuves tangibles quant à l'accroissement de l'indépendance de leur



république, mais d'autre part, il était nécessaire d'affermir le potentiel défensif du pays, ce qui supposait la préservation de la centralisation.

Une porte de sortie fut trouvée.

La première tendance est illustrée par la bonification du statut des républiques fédérées. Au cours du plénum du CC du PCUS du 27 janvier 1944 (d'ailleurs, le seul plénum de la guerre), les commissariats à la Défense et aux Affaires étrangères de l'union furent transformés en commissariats fédéraux-républicains. Au cours de ce plénum, on approuva des projets des lois « Sur la création de formations militaires des républiques fédérées et sur la transformation consécutive du commissariat du peuple à la Défense de l'union en commissariat fédéral-républicain » et « Sur l'octroi aux républiques fédérées de responsabilités dans le domaine des relations extérieures, ainsi que sur la transformation consécutive du commissariat du peuple aux Affaires étrangères de l'union en commissariat du peuple fédéral-républicain ». La constitution de l'URSS se voyait de même complétée par une série d'articles, en particulier, l'article 18-B, selon lequel « *chaque république fédérée dispose de ses propres nouvelles formations républicaines* », et l'article 18-A qui stipule que « chaque république fédérée a le droit d'entrer en relation directe avec les États étrangers, de conclure avec ceux-ci des accords et d'échanger des représentants diplomatiques et consulaires<sup>27</sup> ».



La deuxième tendance s'illustra à plus long terme et est liée aux changements dans la notion de « patriotisme ». Le patriotisme russe commença à être supplanté dans la propagande officielle par le patriotisme soviétique, le contenu national-culturel du patriotisme étant remplacé par un contenu sociopolitique. Le maintien du dévouement à l'URSS, aux idées communistes devait devenir le principal élément du patriotisme soviétique.

Une telle interprétation du patriotisme devenait particulièrement actuelle du fait que les dirigeants de l'Allemagne nazie, surtout dans la dernière période de la guerre, prirent des mesures en vue de l'utilisation des tendances nationalistes dans leur lutte contre l'URSS. Le projet des nazis comprenait la partition de l'URSS et de la Russie en fonction de l'appartenance ethnique<sup>iii</sup>. Le gouvernement allemand aspirait à utiliser les contradictions nationales dans sa lutte avec le pouvoir soviétique, mais

---

<sup>iii</sup> Раманичев Н.М., Власов и другие, Вторая мировая война. Актуальные проблемы. Moscou, 1995, pages 294-295. Des officiers qui prirent part à la guerre civile et émigrèrent par la suite, participèrent de même à la création des formations militaires russes. On comptait parmi ces formations l'Armée nationale populaire de Russie (RNNА), l'Armée populaire de libération de Russie (RONA), l'Armée du général cosaque T.N. Domanov, le 1<sup>er</sup> Corps russe, la formation cosaque du général A.V. Tourkoul, la 1<sup>re</sup> armée nationale russe, le 15<sup>e</sup> corps de cavalerie cosaque, de même que des régiments, brigades et divisions SS. Cependant, et particulièrement à la fin de la guerre, de nombreux citoyens soviétiques, et particulièrement des officiers, servirent dans ces formations.



considérerait très suspicieusement les tentatives de reconstitution de gouvernement sur les territoires occupés<sup>iv</sup>. Cependant, après l'échec du Blitzkrieg, lorsque la guerre commença à traîner en longueur, divers comités nationaux furent créés en 1942, sous l'approbation des dirigeants fascistes nord-caucasien, du Turkestan, tatar, kalmouke, karatchève, kabardino-balkares, azerbaïdjanais, arménien, géorgien. Le comité ukrainien se nommait pour sa part la « Rada centrale » et une Rada centrale fût aussi mise en place en Biélorussie. En Lettonie et en Lituanie, on créa des conseils nationaux et en Estonie, un gouvernement fantoche.

À mesure que se renforçait l'offensive soviétique et que la position de l'Allemagne nazie se détériorait, le gouvernement hitlérien fut contraint d'accepter les propositions du général Vlassov pour la création d'une armée russe de « libération ». Le 14 novembre 1944 eut lieu à Prague la réunion constituante du centre politique « du mouvement de libération russe », appelé Comité de libération des peuples de la Russie.

---

<sup>iv</sup> On peut citer à titre d'exemple le destin du groupe dirigé par Stépan Bandera et de son Organisation des nationalistes ukrainiens (OUN), qui tenta dans les premières années de la guerre de mettre en place un gouvernement ukrainien indépendant. L'OUN créa un gouvernement dirigé par Iaroslav Stetsko, adjoint de Stépan Bandera. Le gouvernement Stetsko fut arrêté dans une semaine. Stépan Bandera fut incarcéré dans une prison berlinoise et des milliers de ses sympathisants se retrouvèrent dans des camps de concentration. Ils ne furent relâchés qu'en 1944.



La lutte contre les mouvements nationalistes présentait dans ces conditions une actualité particulière pour le pouvoir soviétique, qui l'assimilait (souvent indûment) à la lutte contre le fascisme allemand et ses complices<sup>v</sup>.

Dans ce contexte, le patriotisme socialiste soviétique, ne supprimant pas entièrement le patriotisme national, devait devenir, de l'avis des idéologues, la forme supérieure du patriotisme. Il fut déclaré « imprescriptible élément de la conscience sociale en URSS », surgissant sur la base « des transformations radicales révolutionnaires de l'économie, de la structure des classes et des relations nationales au cours de la construction du socialisme, conduisant à la formation d'une nouvelle communauté : le peuple soviétique<sup>28</sup> ».

Malgré les recherches théoriques dans le domaine du « patriotisme socialiste » et le flot intarissable des affirmations concernant le règlement définitif de la question nationale, celle-ci est demeurée longtemps l'un des plus importants problèmes de la politique intérieure du pays, bien qu'il soit demeuré caché.

---

<sup>v</sup> À la fin de la guerre, de nombreux peuples accusés de collaboration avec les Allemands furent massivement déportés. Aux Allemands de la Volga, déportés vers l'est dès 1941 et 1942, s'ajoutèrent en février 1944, 650 000 Tchétchènes, Ingouches, Kalmouks et Karatchèves. Au cours de l'été 1944, 225 000 Tatars de Crimée, Bulgares, Grecs et Arméniens vivant en Crimée furent aussi déportés. Voir Новейшая история Отечества. XX век., Т. 2., sous la direction de А.Ф. Киселев et Э.М. Щагин, Moscou, 1998, page 207.